2026 – 13 TRENTE-ET-UNIÈME SEMAINE ORDINAIRE 1 : A

01 NOVEMBRE DIMANCHE **LA TOUSSAINT**
Ap 5, 1 14
Catherine de Sienne : Joie au Ciel LC : PA CS JO

02 Lundi **COMMÉMORATION DE TOUS LES FIDÈLES DÉFUNTS**
2 Co 4, 16 à 5, 10
Grégoire de Nysse : Souviens-toi de moi LC : P GNy SO

03 Mardi
Sg 10, 1 à 11, 4
Cyrille de Jérusalem : Deux aspects de la Foi LC : XF CyJ DA

04 Mercredi Saint Charles Borromée
Sg 11, 20b à 12, 2.11b-19
Benoît XVI: En commençant pas sa propre sa vie LC : O CB B16a

05 Jeudi
Sg 13, 1-10 ; 14, 15-21 ; 15, 1-6
Salvien de Marseille : Dieu nous aime LC : 48 11 SM

06 Vendredi
Sg 16, 2b-13.20-26
Joseph Comblin : La voie royale de la Croix LC : KE JC VR

07 Samedi **Sainte Vierge Marie**
Sg 18, 1-15a ; 19, 4-9
Mouroux : Priez pour nous LC : MR Mx PR
I Vp du Dimanche

TRENTE-DEUXIEME SEMAINE ORDINAIRE 2 : B

08 DIMANCHE
1 M 1, 1-25
Augustin : Voici le jour que fit le Seigneur LC : F AU VJ

09 Lundi ANNIVERSAIRE DE LA DÉDICACE DE LA BASILIQUE DU LATRAN
1 R 8, 1-30
LÉON XIV : Creusons en profondeur LC : LAT CEP L14a

10 Mardi **Saint Léon le Grand**
2 M 6, 18-31
Saint Léon le Grand : Le Créateur portait sa créature LC : E LG CP

11 Mercredi **Saint Martin de Tours**
2 M 7, 1-19
Benoît XVI : Jésus lui apparut en songe LC : O MAR B16

12 Jeudi
2 M 7, 20-41
Origène : Que rendrai-je au Seigneur ? LC : 37 07 O

13 Vendredi TOUS LES SAINTS QUI ONT MILITÉ SOUS LA RÈGLE DE SAINT BENOÎT
1 Co 12, 4-31a
Bernard : La grâce de Dieu a triomphé dans leur fragilité LC : O P Bd

14 Samedi SAINT BENIGNE
Col 1, 9b-29
Cyprien : Le combat pour le Christ LC : O BNi CY
I Vp du Dimanche

TRENTE-TROISIEME SEMAINE ORDINAIRE 3 : A

15 DIMANCHE
1 M 4, 36-59
J-H Newman : L'homme jugera l'homme — LC : F Nw HH

16 Lundi **Sainte Gertrude**
2 M 12, 32-46
Gertrude d'Helfta : Le Cœur du Seigneur — LC : KI GH CS

17 Mardi
1 M 6, 1-17
Dorothée de Gaza : Grande est l'Humilité — LC : XH Do GH

18 Mercredi
1 M 9, 1-22
J- Chrysostome : Exerçons-nous en vue du martyre — LC : NM EM JC

19 Jeudi
Dn 1, 1-21
Saint Bernard : Les deux ailes du jeûne — LC : D Bd DA

20 Vendredi
Dn 2, 1.25-47
Dom Jean Leclercq : La joie, fruit de l'Esprit — LC : XZ LE JF

21 Samedi **Présentation de la Sainte Vierge Marie**
Dn 3, 8-30
Max Thurian : Le signe de la Vierge — LC : MP TH SV
I Vp du **Christ Roi**

TRENTE-QUATRIEME SEMAINE ORDINAIRE 4 : B

22 DIMANCHE **LE CHRIST, ROI DE L'UNIVERS**
Ap 1, 4b-6.10.12-18 ; 2, 26.28 ; 3, 5.12.20-21
PIE IX: Christ-Roi — LC : KA P9 CR

23 Lundi Saint Colomban
Dn 5, 1-17.23 à 6, 1
Colomban : Ne fais rien sans conseil — LC : 49 32 Col

24 Mardi **Saints André Dung-Lac et ses compagnons**
Dn 6, 5-28
Augustin : Unis à la même tête — LC : O DL AU

25 Mercredi
Dn 8, 1-26
Benoît XVI : Huile d'allégresse — LC : 76 05 B16

26 Jeudi
Dn 9, 1-4.18-27
Julienne de Norwich : La Courtoisie et la Modestie de Dieu — LC : XH JN CMD

27 Vendredi
Dn 10, 1 à 11, 1
Cardinal Journet : Mendiant d'amour — LC : W JO MA

28 Samedi **Sainte Vierge Marie**
Dn 12, 1-13
Thomas Merton : La victoire de la Sagesse — LC : M TM VS
I Vp du 1er Dimanche de l'**Avent B**

CATHERINE DE SIENNE

JOIE AU CIEL !

L'âme juste qui achève sa vie dans le désir de la charité est enchaînée à l'amour, dit Dieu. Elle ne peut plus croître en vertu, mais elle peut toujours aimer avec cette dilection avec laquelle elle est arrivée jusqu'à moi et qui est la mesure même qui me sert à la mesurer. Elle me désire et m'aime toujours. Aussi son désir n'est-il jamais vide : parce qu'elle a faim, elle est rassasiée, et parce qu'elle est rassasiée, elle a faim, car bien loin est l'inconvénient de la satiété, et bien loin la souffrance de la faim !

Dans cet amour, les bienheureux jouissent de mon éternelle vision en participant, chacun à sa mesure, à ce bien que je recèle en moi-même. Cette mesure est celle de l'amour avec lequel ils sont venus à moi. C'est par elle qu'ils sont mesurés. Parce qu'ils sont demeurés dans ma charité et dans celle de leur prochain, liés entre eux par la charité commune et particulière, issue d'une seule et même charité, ils exultent. Chacun se réjouit de participer au bien de l'autre, en plus du bien universel qu'il possède.

Ils participent tout particulièrement au bonheur de ceux qu'ils ont aimés sur terre d'une étroite affection qui augmentait leur grâce et leur vertu. L'un était pour l'autre une occasion de manifester ma gloire et de louer mon nom en eux-mêmes et dans leur prochain. Aussi dans la vie du ciel, loin d'avoir perdu cet amour, liés l'un à l'autre plus étroitement et avec plus d'abondance, ils le conservent et l'ajoutent au bien universel goûté par tous les élus.

Je ne voudrais pourtant pas que tu puisses croire que ce bien particulier auquel je t'ai dit qu'ils participent, ne soit goûté que par eux. À ce bien participent tous ceux qui habitent ma cité et en savourent les joies : tous mes fils bien-aimés et tous les anges. C'est pourquoi lorsqu'une âme aborde la vie éternelle, tous participent au bien de cette âme et cette âme elle-même au leur. Non pas que la coupe des uns et de l'autre puisse devenir plus grande et qu'il soit besoin de la remplir : elle est pleine et ne peut devenir plus grande, mais tous éprouvent alors une sorte d'exultation, une allégresse, une jubilation qui redouble par la connaissance qu'ils ont de cette nouvelle âme. Ils voient que la miséricorde l'a enlevée de la terre dans la plénitude de la grâce, et c'est pourquoi ils exultent en moi, et dans le bien que cette âme a reçu de ma bonté.

Tu le vois, ces liens d'amour dans lesquels ils ont achevé leur vie demeurent et les lient pour toujours, éternellement.

Traité de la Discrétion, 41.

GREGOIRE DE NYSSE

SOUVIENS-TOI DE MOI !

En décrivant les derniers moments de sa sœur Macrine, Grégoire entend nous dépeindre une mort chrétienne.

Macrine semblait manifester avec évidence, aux yeux de tous ceux qui étaient alors présents, ce divin et pur amour de l'Époux invisible qu'elle nourrissait secrètement au plus intime de son âme, et publier le désir qui animait son cœur de se hâter vers son bien-aimé pour être au plus tôt avec lui, une fois libérée des liens de son corps. En vérité, c'est vers son amant que se dirigeait sa course, sans qu'aucun des plaisirs de la vie ne détourne à son profit son attention.

Déjà s'était écoulée la plus grande partie du jour et le soleil s'inclinait vers son couchant. Sa ferveur pourtant ne fléchissait pas, mais plus elle approchait du départ, plus violente était sa hâte d'aller vers son bien-aimé, comme si elle contemplait davantage la beauté de l'Époux. Elle ne s'adressait plus à nous qui étions présents, mais à celui-là seul vers lequel elle tenait les yeux incessamment fixés. On avait tourné sa couche vers l'Orient, et elle avait cessé de nous parler pour ne plus converser qu'avec Dieu dans la prière ; elle tendait vers lui ses mains suppliantes et murmurait d'une voix faible, en sorte que nous pouvions à peine entendre ses paroles.

"C'est Toi, Seigneur, disait-elle, qui as abrogé pour nous la crainte de la mort. C'est Toi qui as fait pour nous, du terme de la vie d'ici-bas, le commencement de la vie véritable. C'est Toi qui nous as ouvert la route de la résurrection, après avoir brisé les portes de l'enfer et réduit à l'impuissance celui qui régnait sur la mort.

Dieu éternel, vers qui je me suis élancée dès le sein de ma mère, Toi que mon âme a aimé de toute sa force, à qui j'ai consacré ma chair et mon âme depuis ma jeunesse et jusqu'en cet instant, mets auprès de moi un ange lumineux qui me conduise par la main au lieu de rafraîchissement, là où se trouve l'eau du repos. Toi qui as brisé la flamme de l'épée de feu et rendu au paradis l'homme crucifié avec toi et qui s'était confié à ta miséricorde, de moi aussi, souviens-toi dans ton royaume, car moi aussi, j'ai été crucifiée avec toi, moi qui ai cloué ma chair par la sainte crainte et qui ai craint tes jugements.

Que le Jaloux ne se dresse pas contre moi sur mon chemin, et que mon péché ne soit pas découvert devant tes yeux si, pour avoir été trompée par la faiblesse de notre nature, j'ai péché en parole, en acte ou en pensée. Toi qui as sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, fais-m'en remise, afin que je reprenne haleine, et qu'une fois dépouillée de mon corps, je sois trouvée devant ta face sans tache ni ride dans la figure de mon âme. Que celle-ci soit accueillie entre tes mains, irréprochable et immaculée, comme un encens devant ta face."

Tout en disant ces paroles, elle traçait le signe de la croix sur ses yeux, sur sa bouche et son cœur. Peu à peu, sa langue desséchée par la fièvre cessa d'articuler distinctement les paroles, sa voix fléchit et ce n'est qu'au mouvement de ses lèvres que nous percevions qu'elle priait.

Vie de sainte Macrine, 22-25.

SAINT CYRILLE DE JÉRUSALEM

DEUX ASPECTS DE LA FOI

Tu as beau te dire un croyant, tu ne fais que commencer. Il te faut dire avec les apôtres : "Seigneur, augmente notre Foi", car quelque chose de cette Foi t'appartient, mais ce que tu en reçois du Seigneur est immense.

Le mot "foi" est en effet unique en tant que vocable, mais il a une double signification. Il y a en effet un aspect de la Foi qui est dogmatique et qui concerne l'assentiment de l'âme sur telle vérité donnée. Cet aspect de la Foi est profitable à l'âme, ainsi que le dit le Seigneur : "Celui qui écoute mes paroles et croit à celui qui m'a envoyé a la vie éternelle et il échappe au jugement", et encore : "Celui qui croit dans le Fils n'est pas jugé, mais il est passé de la mort à la vie". Ô grandeur de l'amour de Dieu pour les hommes ! Les justes, en effet, ont plu à Dieu durant nombre d'années. Or ce que ceux-ci ont acquis en plaisant à Dieu par de longues années de loyaux services, Jésus t'en favorise maintenant en un instant. Car si tu crois que Jésus Christ est le Seigneur et que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé et tu seras placé dans le paradis par celui qui y a introduit le larron. Et ne doute pas que ce soit possible, car celui qui, sur le saint Calvaire, a sauvé le larron devenu soudain croyant, celui-là même te sauvera lorsque tu auras cru.

Il y a un second aspect de la Foi : c'est la Foi qui nous est donnée par le Christ comme un charisme, car à l'un est donnée par l'Esprit une parole de sagesse, à un autre une parole de science selon le même Esprit, à un autre la Foi dans le même Esprit, à un autre le charisme de guérir. Cette Foi, celle qui nous est donnée comme une grâce par l'Esprit Saint, n'est donc pas seulement la Foi dogmatique, mais elle a la puissance de réaliser ce qui dépasse les forces humaines. Celui qui possède cette Foi dira à cette montagne : "Déplace-toi d'ici à là-bas, et elle se déplacera". Car lorsque quelqu'un prononce cette parole avec Foi, en croyant qu'elle va s'accomplir, et sans hésitation intérieure, il reçoit alors la grâce de la voir réalisée. C'est de cette Foi qu'il est dit : "Si vous aviez de la Foi gros comme un grain de moutarde" … De même, en effet, que le grain de moutarde est de petite dimension, mais recèle une énergie de feu et que, semence minuscule, il se développe au point d'étendre au loin ses branches et de pouvoir même abriter les oiseaux, ainsi la Foi accomplit dans l'âme les plus grands exploits en un clin d'œil.

Quand elle est éclairée par sa Foi dans le Christ, l'âme se représente Dieu et le contemple autant qu'il est possible de le faire. Elle embrasse alors les confins de l'univers, et avant même la fin de ce monde, elle voit déjà le jugement de celui-ci, ainsi que la juste rétribution annoncée par les Évangiles. Aie donc, pour ce qui dépend de toi, cette Foi en Jésus Christ, afin de recevoir de lui celle qui accomplit des œuvres qui dépassent l'homme.

Catéchèse baptismale 5, 10-11

EN COMMENÇANT PAS SA PROPRE SA VIE

La lumière de la charité de Saint Charles Borromée a illuminé toute l'Eglise et, renouvelant les prodiges de l'amour du Christ, notre Suprême et Éternel Pasteur, il a apporté une nouvelle vie et une nouvelle jeunesse au troupeau de Dieu, qui traversait des temps douloureux et difficiles...

L'archevêque de Milan y donna un exemple splendide de ce que signifie travailler pour la réforme de l'Eglise. Nombreux étaient les désordres à sanctionner, nombreuses les erreurs à corriger, nombreuses les structures à rénover ; et pourtant, saint Charles s'employa à une profonde réforme de l'Eglise, en commençant pas sa propre sa vie. C'est envers lui-même, en effet, que le jeune Borromée promut la première et la plus radicale œuvre de rénovation. Sa carrière avait commencé de manière prometteuse selon les canons de l'époque : pour le fils cadet de la noble famille Borromée s'annonçait un avenir de facilité et de succès, une vie ecclésiastique riche d'honneurs, mais sans fonctions ministérielles ; à cela s'ajoutait aussi la possibilité d'assumer la direction de la famille après la mort soudaine de son frère Federico.

Pourtant, Charles Borromée, illuminé par la Grâce, fut attentif à l'appel par lequel le Seigneur l'attirait à lui et voulait le consacrer au service de son peuple. Ainsi, il fut capable d'opérer un détachement radical et héroïque des modes de vie qui étaient caractéristiques de sa dignité mondaine, et de se consacrer entièrement au service de Dieu et de l'Eglise. Dans des temps assombris par de nombreuses épreuves pour la communauté chrétienne, avec des divisions et la confusion doctrinale, avec l'obscurcissement de la pureté de la foi et des mœurs, et le mauvais exemple de différents ministres sacrés, Charles Borromée ne se limita pas à déplorer ou à condamner, ni simplement à souhaiter le changement des autres, mais il commença à réformer sa propre vie, qui, une fois abandonnés les richesses et le confort, devint remplie par la prière, la pénitence et le dévouement aimant à son peuple. Saint Charles vécut de manière héroïque les vertus évangéliques de la pauvreté, de l'humilité et de la chasteté, dans un chemin constant de purification ascétique et de perfection chrétienne.

Il était conscient qu'une réforme sérieuse et crédible devait commencer par les Pasteurs, afin d'avoir des effets bénéfiques et durables sur l'ensemble du Peuple de Dieu. Dans cette action de réforme, il sut puiser aux sources traditionnelles et toujours vivantes de la sainteté de l'Eglise catholique: la centralité de l''Eucharistie, dans laquelle il reconnut et reproposa la présence adorable du Seigneur Jésus et de son sacrifice d'amour pour notre salut; la spiritualité de la Croix, comme force rénovatrice, capable d'inspirer l'exercice quotidien des vertus évangéliques; la fréquentation assidue des sacrements, dans lesquels accueillir avec foi l'action même du Christ qui sauve et purifie son Eglise; la Parole de Dieu, méditée, lue et interprétée dans le canal de la Tradition; l'amour et la dévotion pour le Souverain Pontife dans l'obéissance prompte et filiale à ses instructions, comme garantie de vraie et pleine communion ecclésiale.

1er novembre 2010 LUMEN CARITATIS

Message à l'occasion du IVème centenaire de la canonisation de Saint Charles Borromée

SALVIEN DE MARSEILLE

DIEU NOUS AIME

Les abeilles cherchent le thym ou d'autres fleurs par goût et désir du miel, par amour pour leur postérité future. Dieu qui a mis en ces minuscules êtres vivants ce goût pour un travail qui est le leur, se serait-il privé lui-même d'aimer ses créatures, alors que chez nous, tout amour pour le bien descend de son Amour qui fait le bien ?

Dieu est la source et l'origine de tout ; et parce que c'est en lui, comme il est écrit, que "nous avons la vie, le mouvement et l'être", c'est de lui, assurément, que nous tenons aussi toute l'affection par laquelle nous aimons nos enfants. Tout l'univers et tout le genre humain sont les enfants de leur Créateur, et ainsi, par l'affection qui nous fait aimer nos enfants, il a voulu que nous comprenions combien il aime ses enfants. Puisqu'il est écrit que "ce qu'il y a d'invisible en lui se laisse voir à l'intelligence à travers ses œuvres", il a voulu ainsi nous faire comprendre son amour envers nous, par l'amour qu'il nous a donné d'avoir envers nos œuvres. Et comme il est écrit qu'il "a voulu que toute paternité au ciel et sur la terre tirât son nom de lui", ainsi a-t-il voulu que nous reconnaissions en lui l'affection d'un père à notre égard.

Et que dis-je, d'un père ? Son amour est bien plus grand que celui d'un père. C'est ce que prouvent ces paroles du Sauveur dans l'Évangile : "Dieu a tellement aimé ce monde qu'il a donné son Fils unique pour la vie du monde". Et l'Apôtre dit aussi : "Dieu n'a pas épargné son Fils mais l'a livré pour nous tous. Comment ne nous a-t-il pas donné, avec lui, toutes choses ?".

C'est pourquoi Dieu nous aime plus qu'un père n'aime son fils. C'est une chose évidente que Dieu nous chérit au-delà de l'affection paternelle, lui qui, pour nous, n'a pas épargné son Fils – Et quel Fils ! Je précise : ce Fils juste, ce Fils unique, ce Fils qui est Dieu. Peut-on dire davantage ? - Oui ! C'est pour nous, c'est-à-dire pour des méchants, pour des coupables qu'il ne l'a pas épargné ! Qui pourrait apprécier cet amour de Dieu pour nous, alors que la justice de Dieu est si grande que rien d'injuste ne peut le toucher ? Car, à vue humaine, un homme ferait une chose injuste s'il faisait mourir un bon fils pour de très mauvais serviteurs. Mais la bonté de Dieu est d'autant plus inappréciable, sa vertu est d'autant plus merveilleuse que la grandeur de sa justice ne peut être comprise par l'homme, et que, selon les vues de notre pauvreté humaine, sa justice est si grande qu'elle ressemble presque à de l'injustice !

C'est pourquoi l'Apôtre, pour nous signifier, dans une certaine mesure, l'immensité de la divine miséricorde, s'exprime ainsi : "Alors que nous étions encore sans force, le Christ est mort, au temps fixé, pour des impies. C'est à peine, en effet, si l'on meurt pour un juste". À coup sûr, il nous montre l'amour de Dieu, par ce seul passage. Car si c'est à peine que l'on mourrait pour quelqu'un de très juste, le Christ nous a prouvé comme il était meilleur, en mourant pour les coupables que nous sommes ! Mais pourquoi le Seigneur a-t-il agi ainsi ? L'Apôtre nous l'enseigne aussitôt par ce qui suit : "Dieu nous prouve son amour à notre égard : car si le Christ est mort quand nous étions pécheurs, combien plus maintenant, justifiés dans son sang, serons-nous par lui sauvés de la colère". La preuve qu'il en donne, c'est qu'il est mort pour les coupables : un bienfait a plus de prix quand on l'accorde à des indignes. Aussi l'Apôtre a-t-il dit : Dieu nous prouve son amour à notre égard. Comment le prouve-t-il ? En l'accordant à ceux qui ne le méritent pas. Car s'il l'avait accordé à des saints et à des hommes de mérite, il ne paraîtrait point avoir donné ce qu'il ne devait point, mais avoir rendu ce qu'il devait.

Que lui rendrons-nous donc pour tout cela ?

Du gouvernement de Dieu, p.269-273.

JOSEPH COMBLIN

LA VOIE ROYALE DE LA CROIX

L'Église passe nécessairement par la persécution. Ce n'est pas une étape, un moment passager dans son histoire, restreint, par exemple, aux trois premiers siècles ; ce n'est pas une menace pour la fin des temps seulement. Peu d'indications nous permettent d'admettre avec assez de vraisemblance que la persécution sera plus intense à la fin, que maintenant et toujours.

La persécution est un caractère permanent de l'Église. Elle définit un rapport normal entre l'Église et le monde. Quand elle survient, nous sommes toujours tentés de l'expliquer par des circonstances fortuites ou la présence de facteurs contingents. Nous l'attribuons à la malice particulière de tels individus ou de telles sociétés. Mais ceux-ci ne se trouvent être que l'expression d'une hostilité foncière qui anime toute l'humanité pécheresse. Il n'y a pas de raison de penser que d'autres hommes placés dans les mêmes circonstances agiraient autrement. Tous les hommes que les circonstances placent dans une situation telle qu'ils peuvent se dresser contre l'Église, le font. C'est plus fort que de la malveillance personnelle ou qu'une malveillance de groupe. C'est un courant, une vague de fond qui les emporte. Il n'y a d'ailleurs pas comme persécuteurs que les pouvoirs politiques ou religieux. La persécution se trouve dans tout ce qui résiste à l'emprise de Dieu, tout ce qui n'accepte pas sa parole. Les chrétiens, dans la mesure où ils sont infidèles à la grâce reçue, deviennent eux-mêmes persécuteurs de leur Église.

Le martyre est la voie normale par où l'Église atteint le salut. Il est aussi l'instrument du salut. Car l'Église, elle aussi, doit achever sa victoire. Non par la guerre, non par la riposte avec les armes des persécuteurs, mais par la patience, la constance dans la foi, l'humiliation. L'Apocalypse est une exhortation à vaincre de cette manière. Or, non seulement les chrétiens se laissent trop souvent surprendre par la persécution, mais il leur arrive encore de la méconnaître dans sa véritable signification. Elle n'est pas à subir passivement. Elle est à accepter comme l'instrument du salut et la voie vers la résurrection. Cette voie n'est pas facultative, elle n'est pas réservée à une élite de parfaits. Il n'y en a pas d'autre. "Dans le monde vous aurez la tribulation ; mais gardez courage, j'ai vaincu le monde". Ce qui veut dire : comme je l'ai vaincu, vous le vaincrez aussi.

On préfère toujours interpréter le mérite de la passion du Christ de telle manière qu'il nous dispense de suivre la même voie. De fait, il y a une manière superficielle de concevoir le rôle de la croix de Jésus Christ : il a pris le poids du péché pour que nous n'ayons pas à le porter nous-mêmes ; il a suivi la voie de l'humiliation, de la patience et du martyre pour nous l'épargner. Non, le Christ n'exempte pas, il montre la voie, il entraîne à sa suite. La croix n'est pas l'objet d'un libre choix : elle est inéluctable. On ne peut prétendre en faire l'économie sans s'égarer. On ne peut à la fois se sauver et se réconcilier avec le monde. On ne fuit pas la persécution, on ne s'y soustrait pas, mais on y reconnaît la voie royale de la sainte Croix. Car l'Église n'est pas plus grande que son Maître. Elle ne reconnaîtra d'autre victoire que celle de son Maître : la résurrection, après et par la patience de la mort.

La Résurrection de Jésus-Christ, p. 210-212.

JEAN MOUROUX

PRIEZ POUR NOUS

La Vierge prie pour nous et nous obtient la grâce et le sens de la prière. Nous en avons un signe : sa présence et sa prière au Cénacle, avant la Pentecôte. Car depuis qu'il est remonté au ciel, le Christ fait vivre et agir son Église par l'Esprit. Or le rôle de la Vierge n'a pas changé : elle prie pour que l'Église accueille l'Esprit, pour qu'elle soit illuminée par lui, inspirée par lui, et agisse par lui.

Toute la vie de foi passe par cette action du Saint-Esprit. C'est dans l'Esprit que nous pouvons appeler Dieu "Abba, Père" ; c'est dans l'Esprit que nous pouvons dire ; "Jésus est Seigneur ! " ; c'est dans Esprit que nous pouvons "nous offrir en victimes, vivantes, saintes, agréables à Dieu". Et la Vierge est toujours là pour nous y aider et pour former dans nos cœurs et sur nos lèvres, la prière chrétienne.

Aujourd'hui, il y a dans toute une partie du peuple chrétien, une crise tragique de la prière qu'a soulignée le pape Paul VI. On ne prie plus assez, ni assez profondément. On ne croit plus que la prière est la première force du chrétien ; ni qu'elle est la première force de transformation du monde, parce que le monde, cosmique et humain, appartient à Dieu et que finalement, lui seul peut le transformer. Or la Vierge est toujours là pour ne cesser de nous le rappeler.

Il faut ajouter ici une chose d'importance majeure pour notre propos : c'est l'Assomption de la Sainte Vierge. Si Marie a eu ce privilège inouï, si elle est unie en corps et en âme à son Seigneur et à son Fils, c'est précisément pour continuer ce qu'elle a fait sur terre, comme le Christ lui-même le continue. Il est écrit dans l'épître aux Hébreux, que le Christ "est toujours vivant devant Dieu, afin d'intercéder pour nous". Ceci est *l'interpellatio Christi*, bien connue des exégètes, des patrologues et des théologiens. Cela signifie que le Christ au Paradis, est en état d'intercession efficace, souveraine, permanente, pour nous. C'est cette intercession qui fonde, pour une part, l'unité de l'Église et l'unité de l'Eucharistie. Or, si la Vierge est ressuscitée avec le Christ et comme lui, c'est précisément pour prendre part à cette intercession toute puissante, à sa place bien entendu, mais d'une façon unique et souveraine, elle aussi. Et c'est cela qui fonde notre foi en l'intercession permanente de la Vierge pour nous, et, en ce sens, notre foi en la prière de l'Esprit qu'elle nous obtient ainsi.

Bulletin de la société française d'études mariales- Le Saint-Esprit et Marie - 1960 -26e année -

SAINT AUGUSTIN

VOICI LE JOUR QUE FIT LE SEIGNEUR

Certes, le Seigneur a fait chaque jour ; non seulement il l'a fait, mais il le fait encore. Ainsi fait-il chaque jour quand il "fait briller son soleil sur les bons et les méchants et pleuvoir sur les justes et les injustes ». Ce jour-là est donc un jour ordinaire dont jouissent ensemble bons et méchants. Mais ne pensons pas qu'il s'agisse de ce jour-là quand nous entendons : "Voici le jour que fit le Seigneur". Car c'est un jour que l'on proclame remarquable, et dire : "Voici le jour que fit le Seigneur" nous rend attentif à ce jour. Quel est ce jour à propos duquel on ajoute : "En lui allégresse et joie ?" Quel est-il, sinon un bon jour ? Quel est-il sinon un jour désirable, aimable, souhaitable, délectable, celui dont parlait Jérémie : "Je n'ai pas désiré le jour de l'homme, tu le sais".

Qu'est donc ce jour que fit le Seigneur ? Vivez saintement et vous serez ce jour ! Car l'Apôtre ne parlait pas de ce jour qui commence au lever du soleil et s'achève à son coucher, quand il disait : "Comme en plein jour, conduisons-nous avec dignité". Ni quand il dit aussi : "Car ceux qui s'enivrent, c'est la nuit qu'ils se soûlent". Personne ne voit des gens ivres au petit déjeuner, mais quand cela arrive, on est près de la nuit, et non du jour que fit le Seigneur. Chanter ce verset nous rappelle donc qu'une vie doit être bonne. Quand nous disons tous d'une même voix dans la joie de l'esprit et l'unisson des cœurs : "Voici le jour que fit le Seigneur", mettons-nous d'accord avec ce que nous disons, de peur que notre langue ne porte témoignage contre nous-mêmes.

Nous sommes en joie, frères ! Joie de votre assemblée, joie des psaumes et des hymnes, joie de faire mémoire de la passion et de la résurrection du Christ, joie dans l'espoir de la vie à venir. Si une telle joie vient de ce que nous espérons, quelle sera-t-elle lorsque nous la saisirons ? Voici qu'en ces jours où nous entendons l'Alléluia, notre âme en est en quelque sorte remuée ! Ne goûtons-nous pas un je ne sais quoi de la cité d'en haut ? Si ces jours nous remplissent d'une telle joie, quelle sera-t-elle le jour où l'on nous dira : "Venez les bénis de mon Père, recevez le Royaume", lorsque tous les saints seront réunis en un seul, lorsque se verront ceux qui ne s'étaient pas connus ? Là se reconnaîtront ceux qui ne s'étaient pas connus ; là tous seront ensemble : jamais on ne perdra un ami, jamais on ne craindra un ennemi !

Voici donc que nous disons l'Alléluia ! C'est bon, c'est une joie, c'est plein de charme et de douceur ! Pourtant, si nous le disions toujours, nous en serions fatigués. Mais quand il ne revient qu'en un certain temps de l'année, avec quelle joie on le retrouve, avec quel regret il s'en va ! Là-haut, il nous sera aussi une joie : en serons-nous fatigués ? Certes non ! Peut-être me dira-t-on : "Comment est-ce possible de l'entendre toujours et de n'en être pas lassé ? " Si je te montrais en cette vie quelque chose dont tu ne peux te fatiguer, croiras-tu que là-haut il en sera bien ainsi ? On se lasse de manger, on se lasse de boire, on se lasse des spectacles, on se lasse de ceci et de cela ; mais personne ne s'est jamais lassé d'être en bonne santé. Ainsi donc, dans cette chair mortelle, dans cette chair fragile où l'on se lasse d'un corps si pesant, jamais on ne peut se lasser d'être en bonne santé ; de même là-bas personne ne sera lassé de l'amour, de l'immortalité, de l'éternité.

Sermon Morin Guelferbytanus 8 - PLS 2, col 556 et s.

LÉON XIV

CREUSONS EN PROFONDEUR

Aujourd'hui, nous célébrons la Solennité de la Dédicace de la Basilique du Latran – de cette Basilique, Cathédrale de Rome –, qui a eu lieu au IVe siècle par le Pape Sylvestre Ier. La construction a été réalisée à la demande de l'empereur Constantin, une fois accordée aux chrétiens, en 313, la liberté de professer leur foi et d'exercer leur culte.

Nous commémorons cet événement encore aujourd'hui : pourquoi ? Certainement pour rappeler à la mémoire, avec joie et gratitude, un fait historique très important pour la vie de l'Église, mais pas seulement. En effet, cette Basilique, « Mère de toutes les Églises », est bien plus qu'un monument et un souvenir historique : elle est « le signe de l'Église vivante, édifiée avec des pierres choisies et précieuses en Jésus-Christ, pierre angulaire », et en tant que telle, elle nous rappelle que nous aussi, en tant que « pierres vivantes, nous formons sur cette terre un temple spirituel ». C'est pourquoi, comme le notait saint Paul VI, est apparu très tôt dans la communauté chrétienne l'usage d'appliquer le « nom de l'Église, qui signifie assemblée des fidèles, au temple qui les recueille ». C'est la communauté ecclésiale, « l'Église, société des croyants, [qui] atteste au Latran sa structure extérieure la plus solide et la plus évidente ». C'est pourquoi, aidés par la Parole de Dieu, nous réfléchissons, en regardant ce bâtiment, sur notre être Église.

Tout d'abord, nous pourrions penser à ses fondations. Leur importance est évidente, voire inquiétante à certains égards. En effet, si ceux qui l'ont construite n'avaient pas creusé profondément jusqu'à trouver une base suffisamment solide pour y ériger tout le reste, l'ensemble de la construction se serait effondré depuis longtemps, ou risquerait de s'effondrer à tout moment, de sorte que nous aussi, en étant ici, courrions un grave danger. Heureusement, ceux qui nous ont précédés ont donné à notre cathédrale des fondations solides, en creusant profondément, avec difficulté, avant de commencer à ériger les murs qui nous accueillent, et cela nous fait nous sentir beaucoup plus tranquilles.

Mais cela nous aide aussi à réfléchir. En effet, nous aussi, ouvriers de l'Église vivante, avant de pouvoir ériger des structures imposantes, nous devons creuser en nous-mêmes et autour de nous pour éliminer tout matériau instable qui pourrait nous empêcher d'atteindre le roc nu du Christ. Saint Paul … dit que « personne ne peut en poser d'autre que celle qui s'y trouve : Jésus Christ ». Cela signifie revenir constamment à Lui et à son Évangile, dociles à l'action de l'Esprit Saint. Sinon, le risque serait de surcharger d'une structure lourde, un édifice aux fondations fragiles.

C'est pourquoi… en travaillant de toutes nos forces au service du Royaume de Dieu, ne soyons ni pressés ni superficiels : creusons en profondeur, libérés des critères du monde qui, trop souvent, exige des résultats immédiats, car il ne connaît pas la sagesse de l'attente. L'histoire millénaire de l'Église nous enseigne que ce n'est qu'avec humilité et patience que l'on peut construire, avec l'aide de Dieu, une véritable communauté de foi, capable de répandre la charité, de favoriser la mission, d'annoncer, de célébrer et de servir le Magistère apostolique dont ce Temple est le premier siège.

MESSE POUR LA FÊTE DE LA DÉDICACE,
Basilique Saint-Jean-de-Latran, Samedi 9 novembre 2025

SAINT LÉON LE GRAND

LE CRÉATEUR PORTAIT SA CRÉATURE

Dieu était dans le Christ, se réconciliant le monde, et le Créateur portait lui-même sa créature, pour refaire en elle l'image de son Auteur. Sachant que le temps était venu d'accomplir sa glorieuse Passion, Jésus dit : "Mon âme est triste à en mourir, et encore : Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi."

Par ces paroles révélatrices d'une certaine crainte, il guérissait, en les partageant, les émotions de notre faiblesse et abolissait, en s'y soumettant, la peur d'endurer la souffrance. C'est donc en nous que le Seigneur tremblait de notre frayeur ; il se revêtait ainsi de notre faiblesse pour recouvrir notre inconstance de la fermeté de sa force. Il était en effet venu du Ciel en ce monde comme un marchand riche et bienfaisant, et, par un admirable échange avait conclu un marché : prenant ce qui était à nous, il nous accordait ce qui était à lui. Il nous donnait l'honneur en échange de ses opprobres, pour ses douleurs le salut, pour sa mort la vie. Lui qui pouvait avoir à son service plus de douze mille légions d'anges, il préférait subir notre effroi, que d'exercer sa puissance.

Le saint apôtre Pierre fit le premier l'expérience de la manière dont cette humilité fut profitable à tous les croyants. Ébranlé par l'assaut violent de son trouble, il se repentit, fit volte-face et, par ce brusque changement, recouvra sa force. Il avait trouvé le remède dans l'exemple du Seigneur ; membre tremblant, il avait soudain retrouvé la fermeté de la Tête. Car le serviteur ne pouvait être plus que le Seigneur, ni le disciple que le Maître : il n'aurait pu vaincre le tremblement de la fragilité humaine, si le vainqueur de la mort n'avait d'abord tremblé. Le Seigneur regarda donc Pierre, et en butte aux calomnies des prêtres, aux mensonges des témoins, aux injures de ceux qui le frappaient et le conspuaient, il visita son disciple ébranlé avec ces yeux qui avaient vu d'avance son trouble. La Vérité le pénétra de son regard pour découvrir le point où son cœur avait besoin de guérison. C'était comme si je ne sais quelle voix du Seigneur s'y était fait entendre pour lui dire : "Où vas-tu, Pierre ? Pourquoi te retirer en toi-même ? Reviens à moi, fais-moi confiance et suis-moi ; ce temps est celui de ma Passion, l'heure de ton supplice n'est pas encore venue. Pourquoi crains-tu pour moi ce que tu surmonteras toi aussi ? Ne te laisse pas déconcerter par la faiblesse que j'ai prise. Moi, j'ai tremblé en raison de ce que j'ai assumé de toi, mais toi, sois sans crainte en raison de ce que tu tiens de moi".

Sermon 3 sur la Passion, 4-5

BENOIT XVI *saint Martin*, évêque de Tours

JESUS LUI APPARUT EN SONGE

Aujourd'hui, 11 novembre, l'Église rappelle saint Martin, évêque de Tours, l'un des saints les plus célèbres et les plus vénérés d'Europe. Né de parents païens en Pannonie, l'actuelle Hongrie, vers 316, il fut destiné par son père à la carrière militaire. Encore adolescent, Martin découvrit le christianisme et, surmontant de nombreuses difficultés, il s'inscrivit parmi les catéchumènes pour se préparer au Baptême. Il reçut le sacrement vers l'âge de vingt ans mais dut rester encore longtemps dans l'armée, où il donna un témoignage de sa nouvelle manière de vivre. Il était respectueux et compréhensif envers tous, traitait son serviteur comme un frère et évitait les divertissements vulgaires.

Lorsqu'il termina son service militaire, il se rendit à Poitiers, en France, auprès du saint évêque Hilaire. Ordonné diacre et prêtre par ce dernier, il choisit la vie monastique et fonda, avec quelques disciples, le plus ancien monastère connu en Europe, à Ligugé. Environ dix ans plus tard, les chrétiens de Tours, restés sans pasteur, l'acclamèrent Évêque de Tours. Martin se consacra alors avec un zèle ardent, à l'évangélisation des campagnes et à la formation du clergé. Même si de nombreux miracles lui sont attribués, saint Martin est surtout célèbre pour un acte de charité fraternelle. Alors qu'il était encore jeune soldat, il rencontra sur la route un pauvre transi de froid et tout tremblant. Il prit alors son propre manteau, le partagea en deux avec son épée et en donna la moitié à cet homme. La nuit même, Jésus lui apparut en songe, souriant, enveloppé dans ce même manteau.

Chers frères et sœurs, le geste de charité de saint Martin s'inscrit dans la logique qui poussa Jésus à multiplier les pains pour les foules affamées, mais surtout à se donner lui-même comme nourriture pour l'humanité dans l'Eucharistie, Signe suprême de l'amour de Dieu, Sacramentum caritatis. C'est la logique du partage, à travers lequel on exprime de manière authentique son amour pour son prochain. Que saint Martin nous aide à comprendre que ce n'est qu'à travers un engagement commun de partage que l'on peut répondre au grand défi de notre temps, celui de construire un monde de paix et de justice, dans lequel tout homme puisse vivre dignement. Cela pourra se produire si prévaut un modèle mondial de solidarité authentique, en mesure d'assurer à tous les habitants de la planète la nourriture, l'eau, les soins médicaux nécessaires, mais également le travail et les ressources énergétiques, de même que les biens culturels, les connaissances scientifiques et technologiques.

ANGÉLUS, Place Saint-Pierre, Dimanche 11 novembre 2007

ORIGÈNE

QUE RENDRAI-JE AU SEIGNEUR ?

Salomon dit dans l'Ecclésiaste : "J'ai loué tous les morts plus que les vivants qui vivent à présent". Quel mort pourrait-on louer avec plus de raison que celui qui, de son propre choix, a préféré mourir pour sa foi !

Tels furent les sept frères dont il est question dans les livres des Maccabées. Persévérant dans leur foi, alors qu'Antiochus les torturait par le fouet et les lanières, ils pourront être encore un admirable modèle de courageux martyre pour tous ceux qui se demanderaient s'ils ont à être inférieurs à ces enfants. Ceux-ci n'ont pas seulement subi les supplices un à un, mais contemplant les souffrances de leurs frères, ils ont montré une admirable fermeté dans la foi. On pouvait voir aussi la mère de tels fils supportant courageusement les souffrances et la mort de ses enfants, en raison de l'espoir qu'elle mettait en Dieu. La rosée de la foi et le souffle de la sainteté ne permettaient pas que fût allumé en ses entrailles le sentiment maternel qui brûle tant de mères dans des épreuves très douloureuses.

À mon sens, il est très utile, en vue du but que nous nous proposons, d'extraire ce récit de l'histoire et de le présenter ici. Car nous voyons ce que peuvent la foi et l'amour de Dieu, beaucoup plus fort que tout amour, contre les supplices les plus cruels et les tourments les plus intolérables. Par cet amour envers Dieu, la faiblesse humaine n'habite plus en nous, mais elle est chassée de l'âme comme une étrangère : elle n'agit plus là où se trouve un homme capable de dire : "Le Seigneur est ma force et ma louange" et : "Je puis tout en celui qui me fortifie, le Christ Jésus, Notre-Seigneur".

On peut connaître par là ce qu'est le martyre, et quelle liberté il donne avec l'aide de Dieu. Le saint est plein de zèle, il veut répondre aux bienfaits par lesquels Dieu l'a devancé ; il cherche ce qu'il pourrait faire pour le Seigneur, en réponse à tout ce qu'il en a reçu. Et il ne trouve rien d'autre qui puisse correspondre à ces bienfaits, rien d'autre qu'un homme reconnaissant puisse rendre à Dieu, sinon la mort dans le martyre. Car il est écrit : "Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné ?" Et voici la réponse : "Je prendrai la coupe du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur". Or nous voyons dans l'Évangile que "la coupe du salut" est le nom donné au martyre. Lorsque ceux qui veulent siéger à droite et à gauche de Jésus dans son royaume désirent ce grand honneur, le Seigneur leur dit : "Pouvez-vous boire la coupe que je dois boire ?". Il appelle "coupe" son martyre. Ce qui est clair d'après ces paroles : "Père, s'il est possible, éloigne de moi cette coupe. Pourtant, non ce que je veux, mais ce que tu veux". Nous apprenons ainsi que celui qui siégera, régnera, jugera avec le Roi des rois, c'est celui qui boira la coupe qu'a bue Jésus. Cette coupe est donc bien la coupe du salut : celui qui la recevra, invoquera le nom du Seigneur, et quiconque "invoquera le nom du Seigneur sera sauvé".

Exhortation au martyre, n° 22, 27, 28 - PG 11, col. 593-597.

SAINT BERNARD

LA GRACE DE DIEU A TRIOMPHE DANS LEUR FRAGILITE

C'est une joie immense pour notre charité de célébrer la mémoire de tous nos pères qui ont milité fidèlement sous la sainte discipline de la Règle. Quelle foule glorieuse et magnifique entoure aujourd'hui le trône de l'Agneau ! Ils ont quitté le siècle, ils ont méprisé les richesses périssables et les honneurs d'ici-bas pour s'enrôler sous la bannière de la sainte obéissance. Ils ont couru dans la voie étroite avec les armes de la lumière, et ils ont remporté la couronne qui ne se flétrit jamais.

Considérez, mes frères, la nature de leur combat. Ils n'ont pas lutté contre des ennemis de chair et de sang, mais contre les puissances des ténèbres et contre les penchants corrompus de leur propre nature. Leur arme principale a été cette sainte humilité qui brise l'orgueil du démon. En s'abaissant volontairement par l'obéissance parfaite à leur abbé et à la Règle, ils ont été élevés par Dieu jusqu'aux sommets de la charité. Le cloître, qui semblait être leur prison, est devenu pour eux la porte du Paradis.

Ils nous ont devancés sur ce chemin. Ils ont connu nos fatigues, nos dégoûts, nos tentations et nos faiblesses. Mais la grâce de Dieu a triomphé dans leur fragilité. Aujourd'hui, ils ne sont pas indifférents à nos luttes ; ils nous regardent du haut du Ciel, ils nous tendent les mains et intercèdent pour nous sans relâche. Ils nous rappellent que le joug du Seigneur est doux et que son fardeau est léger pour celui qui aime.

Ne laissons pas notre ferveur se refroidir. Ne permettons pas à la paresse d'engourdir nos âmes. Secouons la torpeur et reprenons avec courage le flambeau qu'ils nous ont transmis. Que la régularité de notre vie, la pureté de notre prière et la ferveur de notre charité fraternelle témoignent que nous sommes les fils authentiques de ces grands saints. Par leurs mérites et leurs prières, que le Seigneur nous accorde de persévérer jusqu'au bout dans notre sainte vocation.

Sermons pour les Fêtes des Saints , Tome III, « Sermon pour la fête de tous les Saints de l'Ordre »
page 412 (Édition Louis Vivès, Paris)t

CYPRIEN DE CARTHAGE

LE COMBAT POUR LE CHRIST

Je tressaille de joie, très vaillants et très heureux frères, en vous félicitant de votre fidélité et de votre courage. L'Église, votre Mère, en est fière, elle qui avait été déjà fière lorsque, dernièrement, vous aviez, sans faiblir, confessé votre foi et subi la sanction qui jetait hors du pays les confesseurs du Christ. Et pourtant, la manière dont vous l'avez confessé tout dernièrement est plus glorieuse et plus éclatante, dans la mesure même où l'épreuve demandait plus de courage. Vous n'avez pas molli dans la lutte par peur des tourments, mais excités à lutter par les tourments eux-mêmes, vous vous êtes portés, avec un cœur généreux, à l'effort du plus grand combat.

J'ai appris que parmi vous, certains sont déjà couronnés, que d'autres touchent à la couronne due aux vainqueurs. Comment chanter vos louanges, frères pleins de vaillance ? De quels éloges couvrir la force de votre cœur, la constance de votre fidélité ? Vous avez enduré, jusqu'à la consommation de la gloire, la plus rude des tortures, et ce n'est pas vous qui avez cédé aux tourments, mais bien plutôt les tourments qui vous ont cédé. La fin de vos souffrances, que vous ne pouviez trouver dans des supplices qui ne finissaient pas, vous a été donnée avec la couronne. Les mauvais traitements du bourreau ont tant duré, non pour faire tomber une fidélité inébranlable, mais pour permettre à des hommes de Dieu d'aller plus vite à Dieu.

La foule de ceux qui étaient là a vu avec admiration la lutte spirituelle, le combat du Christ ; elle a vu ses serviteurs luttant sans se laisser abattre, confessant leur foi à voix haute, incorruptibles, animés d'un courage surhumain, dépourvus des armes du siècle, mais couverts des armes de la foi. Les torturés sont restés debout, plus forts que ceux qui les torturaient. Et les ongles de fer ont eu beau frapper et déchirer ; les membres frappés et déchirés les ont vaincus. Une foi inexpugnable a eu raison de coups longtemps répétés, alors que, dans le corps disloqué des serviteurs de Dieu, ce n'étaient plus des membres que la torture blessait, mais des blessures que l'on rouvrait. Le sang coulait pour éteindre l'incendie de la persécution, assoupir sous son ondée les feux et les flammes.

Oh ! la belle fête que donnait notre Seigneur, comme elle était élevée, magnifique, agréable aux yeux de Dieu par la fidélité au serment et le dévouement de ses soldats ! Il est écrit dans le livre des psaumes où tout à la fois l'Esprit Saint nous parle et nous exhorte : "Elle est précieuse aux yeux de Dieu, la mort de ses justes". Oui, vraiment précieuse cette mort qui achète l'immortalité au prix du sang, qui reçoit la couronne en déployant le suprême courage. Comme le Christ fut heureux alors, comme il prit plaisir à combattre et à vaincre dans la personne de tels serviteurs, lui qui protège ceux qui lui sont fidèles et qui donne à ceux qui croient, dans la mesure même où ils pensent recevoir ! Il a été présent au combat qu'il a donné en son nom ; il a soutenu, fortifié, animé ses soldats et ses champions. Et lui qui a vaincu une fois la mort pour nous, triomphe toujours en nous : "Quand on vous livre, dit-il, ne cherchez pas ce que vous direz, cela vous sera inspiré à l'heure même ; car ce n'est pas vous qui parlerez, c'est l'Esprit de votre Père qui parlera en vous".

Lettre 10.

JOHN-HENRY NEWMAN

L'HOMME JUGERA L'HOMME

Un temps viendra où, si nous en sommes jugés dignes, nous qui voyons à présent dans un miroir obscur, nous contemplerons notre Seigneur et Sauveur face à face. Nous contemplerons sa personne rayonnante de la plénitude de ses divines perfections, et se portant à elle-même le témoignage qu'elle est le Fils de Dieu. Nous le verrons comme Il est.

Louons donc et bénissons dans l'Église de ce monde, selon la lumière qui nous est donnée, celui que les Anges voient et adorent dans le Ciel. Bénissons-le pour le comble d'amour et de bonté dont Il a fait preuve en prenant sur lui nos infirmités pour nous racheter, lui qui demeurait au plus profond de l'amour du Père Éternel, dans la gloire dont Il jouissait avec lui avant que le monde fût.

Il vint dans l'humilité et le besoin, naissant dans le tumulte d'une foule bariolée et bruyante, rejeté dans l'écurie d'une auberge encombrée, couché parmi le bétail pour son premier repos. Il grandit comme l'enfant d'une cité méprisée et apprit un humble métier, supportant de vivre en un monde qui le dédaignait, car Il y vivait afin de mourir pour lui. Il vint, comme le Prêtre consacré, offrir un sacrifice pour ceux qui ne participaient pas à l'acte d'adoration. Il vint offrir, pour nous autres pécheurs, ce précieux sang que rendait méritoire la vertu de sa divine Onction. Il mourut pour ressusciter le troisième jour et déployer pleinement, Lui, Soleil de justice, cette splendeur qu'avaient cachée jusqu'alors les nuages du matin. Il ressuscita pour monter à la droite de Dieu, pour présenter ses blessures sacrées comme le gage de notre pardon, pour diriger et guider son peuple racheté, et pour faire couler sur lui, de son flanc percé, ses plus rares bénédictions. Il monta, pour redescendre à nouveau quand le temps sera venu afin de juger le monde qu'Il a racheté.

Grand est Notre-Seigneur, Jésus, Fils de Dieu et Fils de l'homme, et grande est sa puissance. Dix mille fois plus resplendissant que le plus haut archange est notre Seigneur et Christ, Fils Unique et image expresse de Dieu, lui qui, prenant notre chair, n'en a point été souillé, mais a élevé avec Lui la nature humaine, comme lui-même s'est élevé de l'humble crèche jusqu'à la droite du Tout-Puissant. Il a élevé, dis-je, la nature humaine, car l'Homme nous a rachetés, l'Homme a été exalté par-dessus toute créature comme faisant un avec le Créateur, l'Homme jugera l'homme au dernier jour.

Si privilégiée est cette terre que notre juge ne sera point un étranger, mais Celui qui, en tant que notre semblable, soutiendra nos intérêts et sympathisera pleinement avec toutes nos imperfections. Lui qui nous aima jusqu'à mourir pour nous est miséricordieusement désigné pour assigner mesure et valeur finales à son propre ouvrage. Lui qui a appris par sa propre faiblesse à prendre la défense du faible, lui qui voudrait récolter tout le fruit de sa Passion, Il séparera le froment de la paille, en sorte qu'il ne tombera pas un grain à terre. Lui qui nous a fait participer à Sa propre nature spirituelle, lui de qui nous avons tiré le sang vital de nos âmes, Lui, notre frère, décidera de Ses frères. En ce second avènement, puisse-t-il, dans sa miséricorde et sa tendre pitié, se souvenir de nous, Lui, notre seul espoir, Lui, notre seul salut !

Le Christ, p. 38-39.

GERTRUDE D'HELFTA

LE CŒUR DU SEIGNEUR.

Comme Gertrude voyait les autres se hâter de se rendre au sermon, elle se plaignit intérieurement au Seigneur disant : « Vous savez, mon bien-aimé, combien il me serait agréable d'entendre le sermon, si je n'étais retenue par la maladie. »

Le Seigneur dit : « Ne veux-tu pas, très chère, que moi-même je te prêche ? »

« Très volontiers. »

Alors le Seigneur la fit reposer sur son Cœur : c'était comme si le cœur de son âme touchait le Cœur divin. Et, dans ce doux repos, bientôt, elle perçut dans le Cœur du Seigneur deux battements merveilleux et pleins de suavité. Et le Seigneur lui dit : « Chacun de ces deux battements opère de trois manières le salut des hommes.

Car le premier battement est ordonné au salut des pécheurs,

Le second, des justes. [...]

Et, de même que chez l'homme le battement de son cœur n'est interrompu ni par l'action de la vue ou de l'ouïe, ni par aucun travail des mains, mais garde toujours son propre rythme, ainsi le soin de gouverner et de conduire le ciel, la terre et tout l'univers ne pourra jamais, jusqu'à la fin des siècles, ne fût-ce qu'un instant, interrompre, ralentir ou en quoi que ce soit contrarier ces deux battements de mon Cœur divin. »

Le Héraut de l'amour divin. SC n° 255 .Livre III. 51, 1-2 ; pp. 225. 227.

DOROTHÉE DE GAZA

GRANDE EST L'HUMILITÉ

Bienheureux, frères, celui qui possède l'humilité ! Grande est l'humilité, et il désignait fort bien celui qui possède une véritable humilité, ce saint qui disait : "L'humilité ne s'irrite pas et n'irrite personne". Ceci pourtant semble étrange, car l'humilité est l'opposé de la vaine gloire seule, dont elle préserve l'homme. Or, on s'irrite à propos de richesses et à propos de nourritures. Comment peut-on dire alors : "L'humilité ne s'irrite pas, et n'irrite personne" ? C'est que l'humilité, nous l'avons dit, est grande. Elle est si puissante qu'elle attire la grâce de Dieu dans l'âme, et la grâce de Dieu une fois présente, protège l'âme contre ces deux graves passions. Qu'y a-t-il en effet de plus grave que de s'irriter et d'irriter le prochain ?

Mais que dis-je ! Est-ce seulement de ces deux passions que l'humilité protège ? C'est bien plutôt de toute tentation qu'elle protège l'âme. Quand saint Antoine eut contemplé toutes les embûches tendues par le diable, il demanda à Dieu en gémissant : "Qui les surmontera ?" Et que lui répondit Dieu ? "L'humilité les surmontera". Et quelle autre parole admirable ajouta Dieu ? "Et elles n'ont pas prise sur elle". Voyez-vous, Frères, la puissance, voyez-vous la grâce d'une vertu !

En vérité, rien n'est plus puissant que l'humilité, rien ne l'emporte sur elle. Si quelque chose de fâcheux arrive, l'humble, aussitôt il s'en prend à lui-même, aussitôt il juge qu'il l'a mérité, il ne souffre pas d'en faire reproche à quelqu'un, ni d'en rejeter la faute sur un autre. Il supporte simplement, sans trouble, sans accablement et en toute paix. C'est pourquoi l'humilité ne s'irrite pas et n'irrite personne. Aussi le saint a-t-il bien fait de dire : Avant tout, nous avons besoin de l'humilité. "

Il y a deux espèces d'humilité. La première consiste à tenir son frère pour plus intelligent que soi et supérieur en tout ; c'est en somme, comme le disait un saint, "se mettre au-dessous de tous". La seconde espèce d'humilité, c'est d'attribuer à Dieu toutes les bonnes œuvres. Telle est la parfaite humilité des saints. Elle naît naturellement dans l'âme de la pratique des commandements. Voyez, en effet, les arbres abondamment chargés de fruits : ces fruits font plier et baisser les branches. Au contraire, la branche qui ne porte pas de fruit, se dresse en l'air et pousse droite. Il y a même certains arbres dont les branches ne portent pas de fruit, tant qu'elles poussent droit vers le ciel. Mais si l'on y suspend une pierre pour les attirer en bas, alors elles produisent du fruit. Ainsi en est-il de l'âme : quand elle s'humilie, elle porte du fruit, et plus elle en produit, plus elle s'humilie. Car plus les saints s'approchent de Dieu, plus ils se voient pécheurs.

Œuvres spirituelles - Instruction II, 33-35.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

EXERÇONS-NOUS EN VUE DU MARTYRE

N'avez-vous pas eu jusqu'ici horreur du martyre ? Et maintenant, ne le désirez-vous pas ? Ne gémissez-vous pas à présent de ce que l'occasion ne s'en présente point ? Aussi, exerçons-nous en vue de cette occasion. Ils ont méprisé la vie : méprisez la mollesse ; ils ont livré leur corps au feu : livrez maintenant vos biens entre les mains des pauvres ; ils ont foulé aux pieds les charbons ardents : et vous, éteignez la flamme de vos passions.

Tout ceci est pénible, mais profitable. Ne considérez pas les incommodités présentes, mais les avantages à venir, non les maux actuels, mais les biens en espérance, non les souffrances, mais les récompenses, non les travaux, mais les couronnes ; non les sueurs, mais le salaire, non les douleurs, mais la rétribution, non le feu qui vous brûle, mais le royaume qui vous est proposé, non les bourreaux qui vous entourent, mais le Christ qui vous couronnera.

Telle est la meilleure méthode et le chemin le plus facile pour arriver à la vertu, c'est de ne pas considérer les épreuves seulement, mais en même temps les récompenses, et de ne pas envisager non plus les récompenses isolément des épreuves.

Lors donc que vous ferez l'aumône, ne faites pas attention à l'argent dépensé, mais à la justice que vous amassez : *Il a distribué ses biens, il a donné aux pauvres ; sa justice demeure pour l'éternité.* (Ps. CXI, 9.) Ne regardez pas le monceau de richesses qui diminue, mais le trésor qui augmente. Si vous jeûnez, ne pensez pas à l'affaiblissement produit par le jeûne, mais au bien-être qui provient de cet affaiblissement ; si vous veillez dans la prière, ne songez pas à la fatigue résultant de votre veille, mais à la confiance que vous procure la prière.

Ainsi font les soldats : ils considèrent non les blessures, mais les récompenses, non les massacres, mais les victoires, non les morts qui tombent, mais les héros que l'on couronne. Ainsi encore les pilotes songent moins aux flots de la mer qu'au port, moins aux naufrages qu'aux affaires commerciales, moins aux dangers de la navigation qu'aux avantages qui s'ensuivent. Agissez de même…

Homélie sur les martyrs 3

SAINT BERNARD

LES DEUX AILES DU JEÛNE

J'avance une chose que vous comprendrez facilement, l'ayant souvent expérimentée, si je ne me trompe : le jeûne procure à la prière amour et confiance. Voyez comme le jeûne et la prière sont unis l'un à l'autre, selon cette parole : "Quand un frère aide son frère, tous deux sont comblés". La prière demande la force de jeûner, et le jeûne mérite la grâce de prier. Le jeûne fortifie la prière, la prière sanctifie le jeûne et le met devant les yeux du Seigneur. À quoi notre jeûne nous servirait-il s'il restait à terre ? Ce qu'à Dieu ne plaise ! Que le jeûne soit donc élevé sur l'aile de la prière !

Mais une aile ne lui servirait sans doute pas, il faut en ajouter une seconde. "La prière du juste, au dire de l'Écriture, pénètre les cieux". Qu'il y ait donc à notre jeûne deux ailes pour pénétrer facilement dans les cieux : la prière et la justice.

Or qu'est la justice, sinon la vertu qui rend à chacun ce qui lui appartient ? Ne tends donc pas vers Dieu comme s'il était seul. Tu as des devoirs envers tes supérieurs, comme envers tes frères ; Dieu ne veut pas que tu estimes peu important ce que lui-même est loin d'estimer de peu d'importance. Car ce n'est pas sans raison que l'Apôtre dit : "Ayez soin de faire le bien non seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes". Tu diras peut-être : "S'il n'y a que Dieu à louer ce que je fais, cela me suffit. Ai-je à me soucier du jugement des hommes ?" Eh bien sois-en sûr : ce que tu ferais en scandalisant ses enfants et à l'encontre de la volonté de celui-là même à qui il te faut obéir comme à son représentant, ne plairait pas du tout à Dieu.

"Sanctifiez votre jeûne, est-il dit, et convoquez une assemblée". Qu'est-ce : "Convoquer une assemblée" ? Conserver l'unité, chérir la paix, aimer ses frères. L'orgueilleux pharisien observa le jeûne, il sanctifia le jeûne, lui qui jeûnait deux fois la semaine et rendait grâce à Dieu ; mais il ne convoqua pas l'assemblée, disant : "Je ne suis pas comme le reste des hommes". Aussi son jeûne, ne s'appuyant que sur une aile, ne put monter jusqu'aux cieux.

Vous, mes bien-aimés, lavez vos mains du sang du pécheur et prenez grand soin que votre jeûne ait deux ailes : la sainteté et la paix sans lesquelles personne ne verra Dieu. "Sanctifiez donc votre jeûne" pour qu'une intention pure et une prière fervente l'offrent à la divine majesté. "Convoquez une assemblée", pour que ce jeûne concoure à l'unité. "Louez le Seigneur avec le tambour et en chœur", pour que la mortification de votre chair rende un son harmonieux.

Sermon 4 sur le Carême, N° 2.

DOM JEAN LECLERCQ

LA JOIE, FRUIT DE L'ESPRIT

Il y a un mystère de la joie chrétienne parce que cette joie dépasse les apparences que présente toute autre joie ; c'est pourquoi, pour la désigner, il faut user de figures et de sobriété. La vie de l'Église et de chacun de ses membres est contenue en germe dans l'expérience du dimanche de la Pentecôte. Or cette scène nous est racontée en des termes qui ont servi de point de départ à tout le symbolisme de la sobre ivresse. Quand l'Esprit Saint fut descendu sur eux, les apôtres et les disciples se mirent à parler selon que l'Esprit Saint leur donnait de parler. La foule accourt, et elle demeure confondue : car chacun les entend comme s'ils parlaient sa langue. Les esprits forts, en se moquant, disent que les chrétiens sont ivres. Et saint Pierre, se levant, explique ce qui se passe : "ils ne sont pas ivres, ces hommes, ainsi qu'il le paraît ; mais ils ont reçu l'Esprit que les Prophètes avaient annoncé ; l'heure est venue où quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. Car, Jésus de Nazareth, qui avait été mis à mort, est ressuscité de l'enfer, il est monté au ciel où il siège à la droite de Dieu jusqu'à ce qu'il revienne pour triompher de ses ennemis. Si donc, poursuit saint Pierre, vous faites pénitence et si l'on vous baptise pour la rémission de vos péchés, vous recevrez le Saint-Esprit".

Dans ce récit sont contenus tous les éléments du mystère de la sobre ivresse, ce thème que l'on rencontre chez les Pères. Les apparences sont celles de l'ébriété ; mais la réalité, c'est le don du Saint-Esprit que le Père nous envoie par la médiation du Fils ; les conditions auxquelles on goûte cette joie d'être sauvé sont liées à la foi au Messie, à la conversion, à la réception des sacrements. Le résultat, c'est la légèreté d'une âme dont les péchés sont pardonnés.

La joie chrétienne est une ivresse parce qu'elle est une joie véritable. Il ne faut pas croire que la joie qu'on goûte en tout festin manque au banquet de la Sainte Église. Au contraire, on l'y trouve, mais combien plus sublime ! Qu'est-ce donc que la joie ? Nous le sentons tous, même si nous avons peine à définir cette expérience trop riche et trop intime pour être enfermée dans des mots. La Bible, ici encore, vient à notre secours. La joie, nous dit saint Paul, est un fruit de la charité. C'est, en effet, une certaine complaisance qu'on prend dans un bien qu'on possède, une jouissance que le cœur éprouve à sentir que ce bien lui appartient réellement, soit qu'il lui soit déjà donné dans sa totalité, soit qu'il n'en ait que les prémices, mais avec l'espérance d'en recevoir un jour la plénitude. La joie est donc vraiment un fruit de la charité, c'est-à-dire un acte d'amour : un effet de l'amour et un moyen de grandir dans l'amour. Et parce que l'homme est fait pour aimer Dieu et son prochain, il ne peut vivre sans la joie. La joie, c'est la vie même en ce qu'elle a de plus épanoui, de plus conforme à nos tendances profondes et essentielles, c'est la vie en ce qu'elle a de plus exaltant : c'est par-là qu'elle est une force à laquelle rien ne résiste, une force qui rend capable de surmonter toutes les difficultés. L'homme est esprit. Il est fait pour l'éternité ; il doit survivre à la matière qui l'entoure, et sa joie, pour être totale, doit l'affranchir de l'espace et du temps, et de lui-même et de son égoïsme, et de tout ce qui le limite. La joie de l'homme, pour être à sa mesure, doit être surhumaine. Ce don de Dieu ne nous a pas manqué : c'est l'ivresse du Saint-Esprit.

La liturgie et les paradoxes chrétiens, p. 37-40

Max THURIAN

LE SIGNE DE LA VIERGE

La virginité de Marie, au moment de l'incarnation du Fils de Dieu qui inaugure le temps nouveau, est un signe qu'avec le Royaume de Dieu qui approche, dont l'ordre s'insère déjà en ce monde, le vieil ordre de la création n'est plus une nécessité absolue ; d'autres signes, les miracles du Christ, viendront signaler encore ce bouleversement du monde causé par l'irruption de Dieu au milieu de nous, par l'insertion de l'ordre nouveau du Royaume de Dieu dans l'ordre de la création. La virginité de Marie trouble, étonne, pose une question à l'homme naturel, qui est ainsi introduit à la nouveauté totale du Royaume venant s'instaurer avec l'incarnation du Fils de Dieu. Les moines seront cause de ce même trouble, de ce même étonnement, de cette même question dans la tradition de l'Église, et eux aussi, auront pour fonction d'orienter les hommes vers la contemplation de l'unique nécessaire : la plénitude de l'amour de Dieu qui un jour remplira tout en tous.

En ce monde où le mariage est devenu loi universelle, selon l'ordre de la création, la Vierge Marie introduit donc la nouveauté du Royaume de Dieu qui fait irruption avec le Christ. Ainsi la virginité de Marie est un triple signe : signe de consécration pour le service de Dieu, signe de pauvreté qui appelle la plénitude de Dieu, signe de nouveauté du Royaume qui vient bouleverser les lois de la création.

Le monachisme dans l'Église mettra à son tour en évidence ces trois aspects de la virginité ou de la chasteté, Le célibat monastique est un signe de disponibilité consacrée, de pauvreté contemplative, de nouveauté eschatologique. Par l'engagement à la chasteté du célibat, le moine est appelé à devenir un signe de pauvreté contemplative. Son célibat, signe de pauvreté et de privation humaine, est un appel à l'amour et à l'intimité de Dieu. Sans une vie de prière intense, le moine serait dans la misère spirituelle d'une solitude humaine. Mais sa solitude avec Dieu est une pauvreté qui le conduit à la vie contemplative en même temps qu'au don de soi dans la charité pour tous.

Par l'engagement à la chasteté du célibat, le moine est appelé à devenir un signe de nouveauté eschatologique. Il manifeste, par son état, la venue du Royaume où le mariage et l'amour humain sont assumés par l'amour du Christ, dans les noces eschatologiques de l'Agneau : "Dieu sera tout en tous", et les liens des affections humaines seront dépassés dans la charité universelle, éternelle. Le moine manifeste par son état, le bouleversement de l'ordre de la création, par l'irruption de Dieu dans le monde, le détachement nécessaire des réalités de la terre pour accéder à la plénitude de la vie en Dieu. Tout est nouveau dans la création et l'humanité, car le Seigneur est venu, car il vient. Le moine est le symbole vivant de l'acclamation liturgique primitive - "Maranatha. Le Seigneur vient !"

Marie, Mère du Seigneur, Figure de l'Église, p 51 et ss.

PIE IX

CHRIST-ROI

Depuis longtemps, dans le langage courant, on donne au Christ le titre de Roi au sens métaphorique; il l'est, en effet, par l'éminente et suprême perfection dont il surpasse toutes les créatures. Ainsi, on dit qu'il règne sur *les intelligences humaines*, à cause de la pénétration de son esprit et de l'étendue de sa science, mais surtout parce qu'il est la Vérité et que c'est de lui que les hommes doivent recevoir la vérité et l'accepter docilement. On dit qu'il règne sur *les volontés humaines*, parce qu'en lui, à la sainteté de la volonté divine correspond une parfaite rectitude et soumission de la volonté humaine, mais aussi parce que sous ses inspirations et ses impulsions notre volonté libre s'enthousiasme pour les plus nobles causes. On dit enfin qu'il *est le Roi des cœurs*, à cause de son inconcevable *charité qui surpasse toute compréhension humaine* et à cause de sa douceur et de sa bonté qui attirent à lui tous les cœurs: car dans tout le genre humain il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais personne pour être aimé comme le Christ Jésus.

Mais, pour entrer plus à fond dans Notre sujet, il est de toute évidence que le nom et la puissance de roi doivent être attribués, au sens propre du mot, au Christ dans son humanité; car c'est seulement du Christ en tant qu'homme qu'on peut dire: Il a reçu du Père *la puissance, l'honneur et la royauté* ; comme Verbe de Dieu, consubstantiel au Père, il ne peut pas ne pas avoir tout en commun avec le Père et, par suite, la souveraineté suprême et absolue sur toutes les créatures…

comme pour dessiner avec plus de précision les traits du Christ, on nous prédit que son royaume ignorera les frontières et sera enrichi des trésors de la justice et de la paix: *En ses jours se lèvera la justice avec l'abondance de la paix... Il dominera, d'une mer à l'autre, du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre*.

A ces témoignages s'ajoutent encore plus nombreux les oracles des prophètes et notamment celui, bien connu, d'Isaïe: *Un petit enfant... nous est né, un fils nous a été donné. La charge du commandement a été posée sur ses épaules. On l'appellera l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix. Son empire s'étendra et jouira d'une paix sans fin; il s'assoira sur le trône de David et dominera sur son royaume, pour l'établir et l'affermir dans la justice et l'équité, maintenant et à jamais*

Cette doctrine du Christ-Roi …tant s'en faut qu'elle disparaisse dans les pages du Nouveau [Testament]; elle y est, au contraire, confirmée d'une manière magnifique et en termes splendides.

Rappelons seulement le message de l'archange apprenant à la Vierge qu'elle engendrera un fils; qu'à ce fils le Seigneur Dieu donnera le trône de David, son père; qu'il régnera éternellement sur la maison de Jacob et que son règne n'aura point de fin

Quas Primas Institution d'une Fête du Christ-Roi

SAINT COLOMBAN

NE FAIS RIEN SANS CONSEIL

La part la plus importante de la règle des moines est la mortification. Elle leur est prescrite par l'Écriture : ne fais rien sans conseil[1]. Si donc il ne faut rien faire sans conseil, on doit demander conseil à tout propos.

D'où la recommandation de Moïse : demande à ton père et il te l'apprendra, à tes anciens, et ils te le diront[2]. Par suite, celui qui demande toujours et met en pratique ne se trompe jamais, car si l'autre se trompe dans sa réponse, la foi du croyant et le labeur de l'obéissant ne se trompent pas, et ne seront pas privés de la récompense due à celui qui demande. [...]

Dans ces conditions, les moines doivent se garder en tout temps de la liberté orgueilleuse, et ils doivent apprendre la vraie humilité et l'obéissance sans murmure ni hésitation[3]. C'est ainsi qu'ils comprendront la parole du Seigneur : le joug du Christ est suave et son fardeau léger[4]. Sinon, jusqu'à ce qu'ils apprennent l'humilité du Christ, ils ne goûteront pas la suavité de son joug, ni la légèreté de son fardeau. L'humilité du cœur est, en effet, le repos de l'âme fatiguée de ses vices et de ses difficultés, et son unique soulagement au milieu de tant de maux.

Règle des moines. "Règles et pénitentiels monastiques", 9, 1-3. 8. 11-14.

1 Si 32, 24
2 Dt 32, 7
3 Ph 2, 14
4 Mt 11, 30

Saint AUGUSTIN

UNIS À LA MÊME TÊTE

Il y a je ne sais quel charme en cette triste vie, et dans la nature de tous les vivants une telle horreur de la mort qu'ils ne veulent pas mourir, ceux que la mort fait passer à une vie où l'on ne peut plus mourir.

Or une telle joie de vivre et une telle crainte de mourir, avec une charité vraie, une espérance assurée, une foi sincère, les martyrs du Christ l'ont méprisée, par une vertu remarquable. Laissant derrière eux les menaces et les promesses du monde, ils ont marché, tendus vers l'avant. Foulant aux pieds la tête du serpent aux multiples sifflements, ils ont marché dessus. Ils n'ont craint ni la douleur ni la mort. En eux, il est vainqueur, celui qui a vécu en eux, de sorte que ceux qui ont vécu non pour eux, mais pour lui, ne mourront pas par la mort. Lui-même répandait dans leur âme des délices spirituelles pour qu'ils ne ressentent des peines corporelles que ce qu'il fallait pour être exercés, et non pas pour succomber.

Quelles délices sont donc réservées aux âmes des martyrs, une fois délivrées de leurs liens, après les travaux et les dangers des combats, quand elles seront reçues en triomphe par les anges et consolées. Là, on ne leur dira plus : "Faites ce que j'ordonne", mais : "Recevez ce que j'ai promis". De quelles joies spirituelles ne sont-elles pas alors rassasiées ? Quel exemple terrestre pourrait nous montrer comme elles sont sans crainte devant le Seigneur et de quel grand honneur elles sont glorifiées !

Et pourtant, bien que cette vie dont jouissent à présent les bienheureux martyrs ne puisse être comparée à aucune des joies ou douceurs de ce monde, il ne s'agit que d'une toute petite parcelle des promesses, ou mieux, un avant-goût du déploiement futur des joies. Viendra le jour de la rétribution où, retrouvant son corps, l'homme tout entier recevra ce qu'il aura mérité. Comme il y a en effet une distance énorme entre les joies et les peines de ceux qui dorment et de ceux qui sont éveillés, la même différence existe entre les peines et les joies de ceux qui sont morts et celles de ceux qui sont ressuscités. Non pas que l'esprit de ceux qui sont morts soit sujet à l'illusion comme l'est celui de ceux qui dorment, mais c'est qu'autre est le repos des âmes séparées de leur corps, autre est l'éclat et la félicité des anges avec leurs corps célestes auxquels sera associée la multitude des fidèles ressuscités. Parmi eux les très glorieux martyrs brilleront d'une lumière d'un éclat particulier et leurs corps eux-mêmes, dans lesquels ils ont souffert d'indignes traitements, deviendront leur plus digne ornement.

Comme le Christ a donné son âme pour nous, les martyrs l'ont imité, ils ont donné leur vie pour leurs frères. Nous sommes donc aussi le fruit de leurs travaux. Admirons-les : ils ont eu pitié de nous. Remercions-les : ils prient pour nous. Ils ont étendu leurs corps en guise de vêtement, alors que l'on conduisait l'ânon qui portait le Seigneur, à Jérusalem. Nous, du moins, coupons des rameaux d'olivier, cueillons dans les saintes Écritures des hymnes et des louanges pour exprimer notre joie commune. Tous, nous obéissons à un seul Seigneur, nous suivons un même Maître, nous accompagnons un même Prince, nous sommes unis à la même Tête, nous tendons vers la même Jérusalem, nous sommes animés d'un même amour, nous sommes enlacés dans une même unité.

Sermon 280.

BENOIT XVI

HUILE D'ALLEGRESSE

Le fait que l'huile rende fort pour le combat appartient aussi à son symbolisme. Cela ne s'oppose pas au thème de la paix, mais en fait partie. Le combat des chrétiens consistait et consiste, non dans l'usage de la violence, mais dans le fait qu'ils étaient et sont toujours prêts à souffrir pour le bien, pour Dieu. Il consiste dans le fait que les chrétiens, en bons citoyens, respectent le droit et font ce qui est juste et bon. Il consiste dans le fait qu'ils refusent de faire ce qui, dans les dispositions juridiques en vigueur, n'est pas un droit, mais une injustice. Le combat des martyrs résidait dans leur 'non' concret à l'injustice : rejetant toute participation au culte idolâtre, à l'adoration de l'empereur, ils ont refusé de se plier au mensonge, à l'adoration de personnes humaines et de leur pouvoir. Avec leur 'non' au mensonge et à toutes ses conséquences, ils ont porté haut le pouvoir du droit et de la vérité. Ainsi, ils ont servi la véritable paix. Aujourd'hui encore, il est important pour les chrétiens de suivre le droit qui est le fondement de la paix. Aujourd'hui encore, il est important pour les chrétiens de ne pas accepter une injustice qui est élevée au rang de droit... C'est ainsi que nous servons la paix et c'est ainsi que nous nous mettons à suivre les traces de Jésus Christ.

Les Pères de l'Église étaient séduits par une parole du Psaume 44 (45) – selon la tradition le psaume nuptial de Salomon, qui était relu par les chrétiens comme le Psaume pour les noces du nouveau Salomon, Jésus Christ, avec son Église. Il y est dit au Roi, le Christ : « Tu aimes la justice, tu réprouves le mal. C'est pourquoi, Dieu, ton Dieu t'a donné l'onction d'une huile d'allégresse, comme à nul de tes rivaux » (v. 8). Qu'est-ce que cette huile d'allégresse avec laquelle a été oint le vrai Roi, le Christ ? Les Pères n'avaient aucun doute à ce sujet : l'huile d'allégresse est le même Esprit Saint qui a été répandu sur Jésus Christ. L'Esprit Saint est l'allégresse qui vient de Dieu. De Jésus, cette allégresse se reverse sur nous dans son Évangile, dans la bonne nouvelle que Dieu nous connaît, qu'Il est bon et que sa bonté est un pouvoir au-dessus de tous les pouvoirs ; que nous sommes voulus et aimés par Lui. La joie est fruit de l'amour. L'huile d'allégresse, qui a été répandue sur le Christ et de Lui, jusqu'à nous, c'est l'Esprit Saint, le don de l'Amour qui nous rend heureux de l'existence. Puisque nous connaissons le Christ et dans le Christ, Dieu, nous savons que c'est une bonne chose que d'être un homme. C'est une bonne chose de vivre, parce que nous sommes aimés. Parce que la vérité elle-même est bonne.

Dans l'Église antique, l'huile consacrée a été considérée, d'une manière particulière, comme signe de la présence de l'Esprit Saint qui, à partir du Christ, se communique à nous. Il est l'huile d'allégresse… Elle nous donne l'allégresse, oui, mais elle peut certainement cohabiter avec la souffrance. Elle nous donne la capacité de souffrir et, dans la souffrance, de rester cependant profondément joyeux. Elle nous donne la capacité de partager la souffrance de l'autre et de rendre ainsi perceptible, dans la disponibilité réciproque, la lumière et la bonté de Dieu.

Homélie de Benoît XVI pour la messe chrismale 2010

JULIENNE DE NORWICH

LA COURTOISIE ET LA MODESTIE DE DIEU

De tout ce que j'ai vu, ce qui me console par-dessus tout, ce fut de constater que notre Seigneur, si grand et si terrible, est en même temps si simple et si affable. Cela remplit mon âme d'une grande assurance.

Afin de me le faire mieux comprendre, Jésus me donna un exemple bien clair. Le plus grand des honneurs qu'un monarque ou un seigneur puisse faire à un pauvre serviteur n'est-il pas de se montrer simple avec lui, vraiment tel qu'il est, avec un visage joyeux, dans les relations privées aussi bien qu'en public ? Le pauvre homme ne se dirait-il pas : en vérité, que pourrait faire ce noble maître qui m'honorerait et me réjouirait davantage que de me montrer, à moi qui suis si peu de chose, une si merveilleuse simplicité ? Cela me cause assurément plus de plaisir que si, après m'avoir fait de grands cadeaux, il gardait un air indifférent. Ainsi en est-il de notre Seigneur Jésus et nous.

C'est vraiment la joie suprême, à mon avis, que le Très-Haut, le Tout-Puissant, soit si modeste, si humble, si simple et affable. Et sans aucun doute, cette joie merveilleuse nous sera donnée à tous quand nous le verrons. Cela, notre Seigneur veut que nous le cherchions avec confiance, et que cette recherche soit pour nous une joie, un soutien, une consolation, jusqu'au moment où nous en verrons l'accomplissement. En effet, la plénitude de la joie qui nous attend au ciel sera causée, selon moi, par cette courtoisie et cette simplicité merveilleuse de notre Père – de notre Créateur – en Jésus-Christ, notre Frère et notre Sauveur.

Les révélations de l'Amour divin. Ch. 7. 1° vision

CHARLES JOURNET

MENDIANT D'AMOUR

Pourquoi Dieu va-t-il faire apparaître hors du néant toute la magie de la création ? Pour s'en faire une habitation. "La Sagesse demeure en elle-même" assurait Platon, lorsqu'il parlait du passage nécessaire de la beauté sensible à celle des âmes et de la beauté des âmes à la beauté résidant en elle-même.

C'est vrai, la beauté réside en elle-même. Comment la plénitude pourrait-elle habiter hors de la plénitude, comment pourrait-elle se renfermer dans ce qui est trop étroit pour la recevoir ? Et pourtant, c'est toujours ce même mystère de folie : il semble qu'elle ait besoin de se confiner dans des êtres plus étroits ; la richesse de Dieu a comme une indigence, elle a besoin d'autre chose. Métaphysiquement, rien ne lui manque, et pourtant nous voyons bien qu'il lui a plu d'avoir besoin de quelque chose. II n'y a pas de mot pour exprimer cette plénitude qui tout à la fois se suffit et ne se suffit pas ; je l'appelle : Amour.

Dans un cœur où s'est levé l'amour, il n'y a plus de vide ; et en même temps, il lui serait impossible de ne pas chercher à donner. C'est le paradoxe de l'amour qui se suffit et ne se suffit pas. Si donc, Dieu se suffit et ne se suffit pas, c'est parce qu'il est l'Amour. II va sortir de lui pour se porter vers autre chose, et cet univers dans lequel il va venir habiter, cette maison, ce temple, ce sera son Église.

Il ne se contente pas de faire un monde dans lequel il habiterait, lui, sans être connu. Mais il met dans ce monde un être capable de le connaître et de l'aimer, quelqu'un qui puisse lui murmurer cette parole que Claudel prête à la rose et à la création tout entière : "Si je n'étais pas là pour vous le dire, vous ne le sauriez peut-être pas". Il met donc quelqu'un qui puisse lui dire que son œuvre est bien belle, et que si nous n'étions pas là pour le lui dire, il ne le saurait peut-être pas. Dieu va mettre dans le monde des êtres qui puissent lui faire de telles confidences !

Une maison devient une maison quand elle commence à nous connaître. Ne dit-on pas : "Toutes ces choses qui m'attendaient dans cette chambre sont pleines de souvenirs" ? Ces souvenirs sont des présences. La maison connaît alors son hôte. Mais lorsque vous entrez dans une maison neuve, vous vous sentez comme étranger. Donc, puisque le Bon Dieu doit venir habiter dans le monde, le monde devra être plein de souvenirs de lui. Il ne pourra l'habiter, au sens plein, que lorsqu'il sera connu et aimé.

Ce Dieu qui se suffit à lui-même et n'a besoin de rien a donc voulu avoir besoin de notre connaissance et de notre amour. Il nous a donnés de quoi le connaître et l'aimer. Et Il attend ! Mais cela ne viendra pas, et après avoir attendu des siècles et des siècles, il descendra pour mendier notre connaissance et notre amour, au jour de l'Incarnation.

Non, Dieu n'a besoin de rien, et pourtant il a tellement voulu avoir besoin de notre amour, que lorsque notre amour tarde à répondre, il envoie son Fils, il envoie ce qu'il a de plus cher, pour mendier de tout près notre amour.

Les Perfections de Dieu : Tome 1. Retraite prêchée en 1941

THOMAS MERTON

LA VICTOIRE DE LA SAGESSE

Si Marie est au centre de la plus grande œuvre de Dieu et si elle y coopère intimement, c'est, avant tout, nous dit saint Bernard, par sa foi, c'est-à-dire par sa vie contemplative.

Ceci apparaît clairement dès le deuxième sermon de Noël de l'Abbé de Clairvaux. Il nous y parle de l'union du Verbe, avec l'âme et avec la chair du Christ dans l'Incarnation. Dans une allégorie bien caractéristique, Bernard compare ces trois : le Verbe, l'âme et la chair, aux trois mesures de froment dont il est question dans une des paraboles évangéliques. La foi de Marie devient le levain qui fait lever toute la pâte. Le sein de Marie est le four où l'on cuit le Pain de Vie par le feu du Saint-Esprit ! Et saint Bernard ajoute immédiatement : "C'est par la foi qu'elle a conçu, par la foi qu'elle a donné naissance ; elle a été bénie parce qu'elle a cru, car les choses que le Seigneur lui a révélées ont été rendues parfaites en elle".

Si nous comprenons bien cette doctrine, il devient clair que le facteur le plus important de la participation de Marie dans l'œuvre de la Rédemption aura été son union contemplative avec Dieu. Mais la séparation de l'action et de la contemplation chez Marie n'est en réalité que théorique. Si grande était sa perfection qu'en fait, il n'y avait pas de séparation. Sa contemplation et son action ne faisaient qu'un.

Dans la mesure où la Mère de Dieu est le modèle de la vie active, contemplative et apostolique, il nous est utile de voir comment elle a concilié en elle ces formes de vie ; nous chercherons ainsi, par la prière et par un ardent désir de charité, à unir dans une certaine mesure l'action et la contemplation dans nos propres âmes.

Dans ses derniers sermons sur le Cantique des cantiques, saint Bernard, ayant lui-même accédé à cette grande perfection, parle de la "victoire de la sagesse", victoire dont il fit l'expérience dans la première unification de sa propre âme. La sagesse est la maison bâtie sur les fondations des vertus actives. C'est la véritable maturité de l'âme. Celle qui la possède ne trouve plus rien au-dedans d'elle dont elle puisse rougir en présence de la Vérité, rien qui l'oblige à détourner sa face, rien qui la fasse reculer, honteuse, devant la lumière de Dieu.

Ce rayonnement intérieur de l'âme resplendit forcément dans nos actes. Unie au Verbe en toutes choses, elle est devenue son épouse, et leur union s'avère féconde, tant par l'action que par la contemplation. Voilà donc la suprême sagesse, la parfaite maturité dans le Christ. C'est par elle qu'on ne perd pas pied dans la divine contemplation, que la vie contemplative ne porte pas ombrage à l'action, que la vie active enfin ne rompt pas le calme de l'union divine et ne détourne pas de Dieu, par une stérile recherche de soi, l'âme qui le sert.

Cette maturité du parfait contemplatif qui mérite ainsi de porter du fruit pour le Père, dans le sein du Christ, est celle qui ressemble le plus à celle de la Mère de Dieu. D'autre part c'est grâce à Marie qu'une telle sagesse est possible, en ce bas monde, car sa perfection a exercé une action causale en restaurant à la divine ressemblance, l'image de Dieu défigurée par l'homme. Ce fut la sagesse de Marie, en union avec la sagesse du Père, du Fils et du Saint-Esprit, qui a triomphé, dans le monde, de la malice et du diable. Car voici que la Sagesse a de nouveau rempli le cœur et le corps de la femme, de sorte que, privés de sagesse et pervertis par une femme, nous sommes guéris et ramenés à la sagesse par une autre femme.

Marthe, M2arie et Lazare, p. 142 à 145.